

## Interview – Gilles Lipovetsky, por Otilia Pires Martins\*

On est passé de l'univers lourd de la tradition, du sérieux et de la durée, à une époque «inconsistante», légère, hyper-individualiste et hyper-consommative; de plus en plus de sollicitations à jouir sans attendre [...] Pourtant, paradoxalement, notre époque n'est pas dionysiaque! Neuf Européens sur dix se déclarent heureux mais les gens sont moroses, dépressifs, grands consommateurs de psychotropes comme si leurs existences étaient devenues trop lourdes à porter. Voilà pourquoi nous ne nous situons nullement dans une culture dionysiaque mais dans ce que j'appelle un hédonisme anxieux.

G. Lipovetsky

Otilia Pires Martins (OPM) – M. Gilles Lipovetsky, vous êtes sociologue, philosophe, professeur universitaire, et vous êtes l'auteur de nombreux essais dans lesquels vous vous intéressez, entre autres, aux questions de l'hyper-modernité, de l'hyperconsommation et de l'individualisme contemporain. Votre nom est inévitablement associé à la vision d'une société néo-individualiste et vous remettez en cause le concept de postmodernité en lui préférant celui d'hyper-modernité. Dans l'ensemble de votre œuvre, vous analysez les paradoxes et les défauts de la société d'hyperconsommation et vous essayez de démontrer que l'esprit de consommation est, la plupart du temps, synonyme d'anxiété, de déception, voire de frustration. Depuis le succès immense, en 1983, de *L'ère du Vide*, vous avez publié de nombreux autres ouvrages, très lus (et traduits) dans le monde entier et, tout récemment, vous avez publié, en 2013, *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*. Vous êtes

\* Cet interview s'est déroulé en français et a eu lieu le 15 avril 2013, à l'université d'Aveiro, dans le cadre des "Exit Talks – Débats sur les exportations", organisées par l'université d'Aveiro en partenariat avec l'Agence pour l'Investissement et le Commerce Extérieur du Portugal – AICEP (15-16 avril 2013). Le 18 septembre 2014, l'université d'Aveiro remettra, à Gilles Lipovetsky, le titre de Docteur *Honoris Causa*. À l'occasion de cette cérémonie solennelle, la Revue *Linhas* a préparé un dossier sur le Philosophe et Sociologue français où figure une partie de cet interview que j'ai traduit, en portugais: "Há espaço para novas utopias", *Linhas*, n.º 19, septembre 2013, p. 16-21 (ISSN: 1645-8923).

Afin que le texte reflète le plus fidèlement possible les propos de Gilles Lipovetsky, ainsi que le rythme de son discours, j'ai tenu à garder les marques de l'oralité.

donc l'auteur d'une œuvre, aux «implications multiples», qui interpelle, comme si vous tendiez, à la société moderne, «un miroir inflexible et grossissant». Qui dérange, donc, mais qui nous fait réfléchir sur une société dont vous dites qu'elle est «désorientée». Afin de nous aider à mieux comprendre tout cela, je souhaiterais vous poser quelques questions:

*OPM – Les mots “crise” et “austérité” sont de plus en plus répandus dans les medias et se sont, peu à peu, immiscés dans le discours du quotidien, au Portugal, mais aussi dans toute l'Europe. Mercredi prochain, le monde entier va assister aux funérailles de Margareth Thatcher qui est, en quelque sorte, responsable des débuts de la dérégulation des marchés, avec son ami Ronald Reagan, aux USA. Selon vous, qu'est-ce qui est à la base de la crise actuelle? Pensez-vous que la crise appelle à davantage de régulation?*

Gilles Lipovetsky – Bon, je vous remercie, d'abord, de votre présentation. En effet, aujourd'hui, on nous parle, malheureusement, en Europe – et je précise, en Europe –, de crise, mais le mot crise est complexe; en réalité, la crise que nous connaissons est à plusieurs étages, il n'y en a pas une seule, il y a eu la crise des *subprimes*, c'est une crise strictement économique, une crise, au fond, d'endettement excessif, et de prise de risque beaucoup trop développée mais, là-dessus, s'est greffée une crise du financement public, des dépenses de l'Etat, il s'est greffé une crise de l'euro et il y a une crise des institutions européennes. Bien, sur les premiers, je n'ai pas de lumière particulière, je ne suis pas un économiste à proprement parler, moi je me suis plutôt intéressé à l'évolution sociétale de notre société. Alors, s'agit-il d'une crise? Ça dépend de ce qu'on entend par là. Au niveau sociétal, il me semble, vous l'avez d'ailleurs évoqué, l'un des points qui me paraît essentiel c'est la dynamique d'individualisation de notre monde et sa dynamique d'individualisation signifie que, au fond, plus rien n'est stable, donc, en ce sens-là, la crise, elle est diffuse. Concrètement, on peut donner quelques exemples. On peut prendre à peu près tous les domaines: prenez la famille, la religion, l'art, la culture, l'éducation... Il n'y a pas un seul secteur qui échappe à la remise en cause car dans une société hyper-individualiste tout est remis en cause, en permanence, puisqu'il n'y a plus de stabilité, ni religieuse, ni traditionnelle. Alors, c'est notre condition d'hommes hypermodernes. On est dans des sociétés ouvertes, des sociétés qui créent une interrogation, un doute, mais pas uniquement sur l'économie: sur tout. Prenons un dernier exemple, récent: il y a, en France, une loi qui a été votée mais qui pose énormément de problèmes: le mariage des homosexuels... mais aussi l'adoption des enfants. La société contemporaine, elle est déchirée sur

cette affaire! Ce n'est pas une crise particulière mais on pourrait multiplier les exemples parce que nous sommes dans une société où les valeurs fondamentales sont relativement stables: on accepte la démocratie, on accepte la liberté, on reconnaît l'égalité comme valeur mais, ensuite, il y a la traduction que l'on fait de tout cela, et, là, on est dans une société de désaccord... Et on pourrait multiplier les exemples: qu'est-ce qu'on fait avec les mères porteuses? Et la peine de mort? Faut-il libéraliser la drogue? Sur toutes ces dimensions-là, la société n'a plus de réponses claires. Autrefois, c'était différent car il s'agissait de sociétés dans lesquelles les églises donnaient des réponses quasiment dogmatiques; dans une société démocratique et individualiste, l'église dit cela mais si on n'est pas d'accord on argumente... et les argumentations peuvent tourner de différentes manières. C'est le premier point.

Deuxième point: on est des sociétés hyper-individualistes mais on est aussi des sociétés d'information. Alors, l'information, aujourd'hui, ne cesse de diffuser des messages, parfois contraires, et, en tout cas, multiples. Alors, concrètement, prenons un exemple aussi simple que l'alimentation: l'alimentation a toujours posé des problèmes. C'étaient les famines: on pouvait mourir de faim; c'était quand même très fréquent dans l'histoire ancienne! Aujourd'hui, en Europe, on ne meurt pas de faim mais il y a une crise, à savoir: «qu'est-ce qu'on mange?» – cela ne vient pas du tout de quelque chose de métaphysique; c'est que l'information nous transmet des messages divergents. On nous dit: «Ah, mais ça, c'est très mauvais pour le régime cardiovasculaire; ça, c'est peut-être cancérigène... les gens qui mangent ça ont une espérance de vie limitée par rapport à d'autres...». Si bien que le mangeur, lui-même, pose un problème. Prenez des OGM: est-ce qu'on va transformer les produits alimentaires? Alors, il y a des débats ouverts, là-dessus, à n'en plus finir. Autrement dit, je pense qu'il n'y a plus une seule sphère qui échappe, aujourd'hui, entre guillemets, à la crise.

Nous sommes des sociétés où, en fait, les points fondamentaux sont stables mais l'organisation quotidienne est, je dirais, problématique.

*OPM – Vous parlez d'éphémère, de zapping, qui favorisent la mobilité actuelle de l'individu, d'un univers à l'autre sur tous les aspects de son existence (famille, religion, vie intime...)*

Gilles Lipovetsky – Oui, tout à fait. C'est un corrélat de la société individualiste et marchande.

*OPM – Tout est monnayable...*

Gilles Lipovetsky – Oui, monnayable! C'est toute l'économie qui marche à l'éphémère. Regardez: la quasi-totalité des produits que nous consommons,

on ne les consommera pas dans dix ans. Chaque année, sur les marchés européens, il y a entre vingt mille et trente mille produits nouveaux et qui disparaissent dans les deux ans. Nous ne cessons d'innover parce que l'innovation, ça fait vendre. Donc, la société marchande «marche» à l'éphémère.

Nous produisons sans cesse des choses qui vont disparaître. Deuxièmement, on est des sociétés de l'éphémère parce qu'on est des sociétés de l'information. Comme vous savez, une information chasse l'autre. Aujourd'hui, on parle de cela, demain on parle d'autre chose et on oublie. Troisièmement, on est des sociétés de l'éphémère parce que, vous l'avez très bien dit, les régulations traditionnelles se sont vidées de leur substance. Un exemple: on se mariait pour la vie! Ce n'était pas un choix. C'était la morale religieuse, et même laïque, qui faisait qu'on s'engageait pour l'existence – toute son existence! Cela ne voulait pas dire que les gens s'entendaient bien, mais les gens acceptaient... Aujourd'hui, non: les couples se séparent, puis, on change de vie, même très tard. Donc, en effet, l'éphémère est devenu une sorte de loi permanente. C'est une sorte d'oxymore, mais l'éphémère est devenu permanent et généralisé et c'est l'un des facteurs, aussi, de cette «désorientation». Parce que lorsque tout est stable, les gens souffrent mais ils savent où ils sont, ce qu'il faut faire... Aujourd'hui, tout change tout le temps. Nous avons, donc, un futur qui est de moins en moins clair, de plus en plus incertain. Et la mondialisation ajoute encore à cela!

*OPM – Cette hyper-modernité dont vous parlez aura-t-elle une fin? Est-ce qu'elle va vers une fin?*

Gilles Lipovetsky – Comme toute chose, probablement, oui, mais...

*OPM – Par quoi sera-t-elle remplacée, à votre avis?*

Gilles Lipovetsky – Vous savez, ce que j'ai proposé d'appeler hyper-modernité se met en place – vous en avez parlé –, avec Margareth Thatcher, Ronald Reagan, à peu près dans les années 80, elle a été un peu anticipée, quelques décennies avant, donc, c'est très court. La modernité triomphale, elle se met en place au XVIIIe siècle, donc, vous voyez, c'est quand même quelque chose qui dure deux siècles, deux siècles et demi. Nous sommes tout à fait au début de cette hyper-modernité. Mais à l'intérieur même de l'hyper-modernité on peut imaginer des hyper-modernités différentes, il faut l'espérer... nous avons un XXIe siècle qui devra faire – vous l'avez aussi souligné tout à l'heure –, il faut l'espérer, quand même, un certain nombre de régulations. Je ne suis pas un régulateur frénétique, il faut laisser la liberté aux entreprises, aux acteurs

et aux individus, mais la liberté ce n'est pas l'anarchie, on sait cela depuis très longtemps et, peut-être qu'on a été trop loin, c'est même certain, on a été trop loin dans un certain nombre de dérégulations. Alors, l'hyper-modernité que nous avons ne sera pas la même..., l'hyper-modernité, aujourd'hui, c'est l'entrée de la Chine, de l'Inde, du Brésil, tous ces pays qui entrent dans l'âge de la compétition internationale, mais à la fin du siècle, il y en aura bien d'autres, et il faut l'espérer, d'ailleurs. Ainsi, le visage planétaire sera différent, au niveau géopolitique, mais il sera différent même dans la vie sociale. Exemple: les femmes. Il y a eu une révolution majeure, au cours des trente, quarante dernières années. C'est la condition féminine, ce n'est pas une mince affaire. C'est la moitié de l'humanité! Bon, cela change énormément les choses – énormément! –, dans la vie des gens, la vie professionnelle, l'identité des femmes, l'éducation, le rapport au travail... mais, «qu'est-ce que sera une femme?», «comment les femmes vont-elles organiser leur existence, dans un siècle?» C'est extrêmement difficile, parce qu'on n'est plus des sociétés stables. Mais je pense que nous pouvons faire un certain nombre de pronostics pour l'avenir. Je pense que l'hyper-modernité – on ne peut pas parler de mille ans, mais, sur le siècle, probablement –, le marché, la démocratie, toutes ces choses-là, on ne voit pas la disparition de cela mais, après, dans le détail, si, on peut. Pour prendre le premier exemple sur le marché: le marché est une réalité qui se met en place, une économie qui s'autorégule, en principe, au XVIIIe s. Aujourd'hui, il y a eu des vagues énormes de dérégulation mais le capitalisme d'aujourd'hui n'est pas celui qui existera, forcément, dans un siècle. Même aujourd'hui, le capitalisme qu'il y a en Finlande, ou en Suède, n'est pas le même que le capitalisme américain. Donc, si vous voulez, avec les mêmes principes, on peut imaginer des régulations différentes.

*OPM – Justement, à ce propos, qu'est-ce qui est en faillite, selon vous: le modèle capitaliste ou le modèle européen?*

Gilles Lipovetsky – Oui... Bon..., le capitalisme ne me paraît pas en faillite, du tout! Il s'est même planétarisé! Vous savez, encore dans les années 80, du moins au début, il y avait un débat, il y avait de grands intellectuels qui disaient que le capitalisme – ou le libéralisme –, allait disparaître parce qu'il ne pourrait pas résister à l'économie planifiée, à l'Union Soviétique, à tout le système communiste... mais c'est l'inverse qui s'est produit: le capitalisme triomphe. Il triomphe dans les crises... mais les crises du capitalisme, c'est sa nature! On reconnaît, depuis Marx, qu'il y a des crises permanentes du capitalisme. Ce n'est pas nouveau. Donc, s'il y a une faillite, ce n'est pas la faillite

du capitalisme. Il y a, d'ailleurs, une faillite qui est beaucoup plus importante: c'est celle de l'Etat. S'il y a un système qui a perdu sa puissance, c'est l'Etat. L'Etat n'a plus, aujourd'hui, de marge de manœuvre et là tout le problème est: il faut retrouver des marges de manœuvre parce qu'une société n'est pas seulement un marché. S'il n'y a que le marché, cela pose de gros problèmes parce que nous avons besoin de compétitivité, nous avons besoin d'efficacité: le marché et le meilleur. Mais nous avons, aussi, besoin de justice parce qu'on est des sociétés démocratiques, alors, si le système qui organise l'efficacité est le seul, à ce moment-là le libéralisme ruine l'idéal démocratique. Et il ne faut pas! Il faut trouver, sans cesse, des moyens de faire en sorte que le libéralisme soit compatible avec les idéaux démocratiques. Si ça va trop loin, ça n'est pas acceptable parce que l'homme n'est pas seulement un homme économique, nous sommes aussi des hommes avec des valeurs et, notamment, des valeurs démocratiques. Alors, il y a, sur ce point-là, une crise profonde des Etats – de l'Etat démocratique –, parce qu'il n'a plus de marge de manœuvre, il n'a plus de pouvoir, alors, ce n'est pas acceptable. Mais – et enfin – oui, l'Europe va mal. L'Europe va mal, et je souhaite de tout cœur – parce que moi, je me sens de tout cœur, européen, profondément européen, je me sens chez moi, partout en Europe, j'aime l'Europe et je pense que ça va mal –, et je le pense, nous avons la possibilité de dépasser cette crise. Après tout, l'Europe a toujours marché avec des crises, alors, espérons, au moins, que cette crise, très grave, qui risque d'asphyxier un certain nombre de pays, va permettre de trouver des régulations plus modérées, moins dures pour que nous ayons un développement plus solidaire de l'Europe. Et, surtout, que ce ne soit pas une religion du court-terme parce que vouloir réduire et empêcher les déséquilibres budgétaires, c'est sain, c'est bien, mais il ne faut pas que le remède tue le malade. On va trop vite. Il faut permettre aux nations surendettées, par des régulations, qu'elles aillent vers une gestion plus modérée, plus contrôlée, sans pour autant briser la possibilité de l'Etat d'impulser l'économie.

*OPM – Selon vous, que reste-t-il des valeurs de la modernité? Quelles sont valeurs qui pourraient sauver la modernité?*

Gilles Lipovetsky – Il y en a une qui est malade: c'est le progrès. Pendant plus de deux siècles, les Modernes ont eu la religion du progrès, la religion – laïque – du progrès. Il y avait l'idée que l'histoire allait dans le sens du progrès, c'est-à-dire, plus de justice, plus de liberté, plus de bien-être. Il y avait des crises, on le savait, mais les crises permettaient d'aller vers le mieux parce qu'on disait que la Science, les Lumières poussaient l'humanité vers quelque chose de

supérieur: «demain sera meilleur qu'aujourd'hui». Et maintenant, on s'interroge. Cette religion du progrès, elle est profondément contestée. Exemple: la question de l'écologie. L'écologie dit: «mais non, nous allons vers le pire parce qu'il y a la dégradation de l'écosphère et donc le déchaînement de la technologie, de la science, nous amène dans une planète invivable». C'est, donc, une grave crise de l'idéal, disons, de la modernité. Mais, en même temps, il faut voir que d'autres valeurs de la modernité sont peut-être plus fortes qu'autrefois. Par exemple, la démocratie: elle n'est plus fondamentalement contestée, dans son principe, par les peuples démocratiques, par les peuples européens; l'idéal de liberté, ce sont des valeurs qui sont profondément, je pense, intériorisées par les peuples, donc, d'une certaine manière, – c'est pour cela que je parle d'hyper-modernité, parce que les valeurs de la démocratie, les valeurs de la modernité, elles ne sont plus à conquérir: elles sont acquises.

Et, donc, il y a une crise de modernité, mais sur fond de quelque chose de plus stable qu'autrefois: c'est le paradoxe!

*OPM – Que pensez-vous des critiques concernant la modernité, faites par des auteurs tels que le Britannique John Gray qui défend que la modernité n'a produit que des erreurs tragiques telles que le nazisme et le communisme?*

Gilles Lipovetsky – Je ne partage pas cette opinion. Non. Ce sont des questions très complexes mais, si on voulait résumer, je dirais que l'on pourrait soutenir que ces erreurs – des perversions – ne sont pas l'essence de la modernité. Je pense que c'était plutôt des sociétés de la modernité naissante. Et la modernité naissante, elle n'est pas une pure modernité. Les événements que vous signalez, le nazisme, le communisme sont, en effet, des manifestations prémodernes, mais des manifestations modernes qui ont voulu reconstituer comme une formation prémoderne. A mon avis, le fascisme, par exemple, n'est pas une pure expression de la modernité: l'idée du peuple, l'idée de la race, toutes ces choses-là, il y avait une exigence de totalité, de refus de la diversité qui n'est pas d'essence moderne. Je pense, donc, que la modernité a accouché d'horreurs absolues – le Goulag, l'Holocauste... c'est l'horreur absolue – mais la modernité, c'est aussi l'invention de l'idéal de liberté des hommes, de la démocratie, de la liberté de pensée, de la science qui se développe, qui est une magnifique aventure. Bien sûr qu'il y a des risques mais, franchement, que l'humanité ait en son pouvoir de forger son avenir, moi, ça m'enthousiasme. L'idée que nous allons vers la connaissance de l'infiniment petit, de l'infiniment grand, que nous sommes capables de penser le big-bang, cette immense aventure qui nous ramène à quatorze milliards d'années, de le comprendre, c'est une

exaltation extraordinaire; la science est l'honneur de l'homme. Bien sûr qu'il y a eu des tragédies, bien entendu, mais, vous savez, n'accablons pas trop tôt la modernité. La modernité n'est pas la seule à avoir fait des massacres: l'Histoire est jonchée de massacres, d'exterminations, d'horreurs... l'humanité a vécu avec l'esclavage. La modernité, elle crée énormément de problèmes mais elle a aussi beaucoup de mérite: les gens ont une espérance de vie qui s'accroît; les femmes ont gagné le libre gouvernement d'elles-mêmes, elles peuvent construire leur vie librement; l'aventure de la science... tout cela est ouvert, il n'y a pas que de la misère, il n'y a pas que du drame, il y a aussi une puissance énergétique dans cette modernité.

*OPM – Une toute dernière question: à votre avis, le vide est-il définitif? Ou bien est-il encore possible de réinventer du sens, de recréer du sens?*

Gilles Lipovetsky – Lorsque j'ai écrit *L'ère du Vide*, le vide, c'était le vide des grands systèmes explicatifs, des grandes idéologies collectives. Franchement, je ne le vois pas se reconstituer... enfin, je ne vois pas se reconstituer – pardon – la situation antérieure: il y a eu les grands systèmes religieux, il y avait l'idéal du progrès dont j'ai parlé, il y a eu le nationalisme, le communisme, la révolution... je ne vois pas quelque chose qui se reconstitue. On voit même, hélas, que ce qui apparaissait comme quelque chose qui pouvait porter les peuples, l'idée européenne, elle va mal, elle va mal... donc, sur ce plan-là, les grandes idéologies collectives, je ne vois pas leur retour mais ce n'est pas parce que les grandes idéologies collectives sont devenues caduques, c'est-à-dire, qu'on y croit plus. Mais, dire qu'«on y croit plus», cela ne veut pas dire qu'on ne croit à rien. Il y a beaucoup de projets qui sont plus restreints mais qui peuvent porter du sens. Quand vous vous engagez dans une cause – les écologistes, les mouvements humanitaires, l'aide aux plus démunis sur la planète, la recherche scientifique –, quand on y croit, mais peut-être, aussi, tous les gens qui ont des projets culturels – faire un film, créer un orchestre, écrire un livre... –, c'est, vous savez, quelque chose d'extraordinairement prenant et qui peut passionner l'existence. Le drame, c'est s'il n'y a plus que la consommation! La consommation, c'est bien, mais pas trop, pour parler très simplement; si la consommation occupe toute la place, c'est quelque chose qui appauvrit toute l'humanité. Mais, entre les grandes idéologies et la consommation qui sont des extrêmes, je crois que nous avons la place de nouvelles formes d'utopie, de nouvelles formes de rêve, de nouvelles formes de projets qui sont plus disséminées, plus divers, plus variables, peut-être, mais cela peut remplir une existence et, pour cela, il faut donner aux jeunes, des armes, pour qu'ils puissent s'engager



dans des choses qui permettent aux passions, de faire, de construire un avenir meilleur. Et ça, je pense que la modernité est parfaitement capable de le faire.

*OPM – Je vous remercie beaucoup. C'est un honneur pour nous que de vous recevoir, ici, à l'Université d'Aveiro.*

Propos recueillis par

*Otilia Pires Martins*  
Universidade de Aveiro (CLLC) /  
/ Centro de Línguas, Literaturas e Culturas.

### **Bibliographie sélective de G. Lipovetsky**

- (1983), *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.
- (1987), *L'Empire de l'Éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard.
- (1992), *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris, Gallimard.
- (1997), *La troisième femme. Permanence et révolution du féminin*, Paris, Gallimard.
- (2002), *Métamorphoses de la culture libérale: éthique, médias, entreprise*, Montréal, Éditions Liber.
- (2003), *Le Luxe éternel: de l'âge du sacré au temps des marques*, Paris, Gallimard, (avec Elyette Roux).
- (2006), *Le Bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard.
- (2006), *La Société de déception*, Paris, Éditions Textuel.
- (2008), *La Culture-monde: réponse à une société désorientée*, Paris, Odile Jacob, (avec Jean Serroy)
- (2010), *L'Occident mondialisé: controverse sur la culture planétaire*, Paris, Grasset (avec Hervé Juvin).
- (2013), *L'esthétisation du monde: vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard (avec Jean Serroy).
- (2015), *De la légèreté*, Paris, Grasset.